

**PATRICK S.  
VAST**

**TROUBLES  
FÊTES**

Patrick S. Vast

Extrait de

*Troubles  
fêtes*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2025, Tournada Éditions

# 1

Les fêtes de fin d'année : la course aux chariots de supermarchés que l'on remplit au maximum, que l'on fait même déborder. Tout s'y superpose : jouets, boudin blanc, dinde, bûche, sapin synthétique, le grand festival de la consommation est à son apogée. Les centres commerciaux bourdonnent comme mille ruches affairées. Et ce n'est pas à Consuma 3000, imposant centre commercial du nord-est parisien, que l'on faillirait à la tradition. Alentour du sarcophage de tôles ondulées qui abrite la frénésie consumériste, se dressent déjà de nombreuses enseignes à l'effigie de diverses firmes aguichant le client, à peine celui-ci aborde-t-il l'immense parking mis à sa disposition.

Mais c'est dans les entrailles de Consuma 3000 que le plus important se joue. Il est à peine 10 heures et il ne reste plus une seule place sur le parking. Dès 8 heures, le centre commercial ouvrant ses portes à 7 h 30 en période de Noël et de Nouvel An, la clientèle se pointe en rangs serrés et s'en va fourmiller dans les nombreuses allées de la galerie marchande, butinant tour à tour les vitrines des quinze boutiques de téléphonie, des vingt-cinq salons de coiffure et d'esthétique, des

quatre-vingts magasins de vêtements, des quarante de chaussures, et de bien d'autres vendant tous les gadgets et accessoires que l'on se doit d'avoir, qu'il est de bon ton de posséder au sein de son foyer.

Tout s'étale sur trois niveaux où l'on commence à se bousculer tant la foule est dense. Et veillant sur l'ensemble, occupant tout un pan du centre commercial du premier au dernier niveau, se dresse Fricoprix, le supermarché du futur qui s'est proclamé « l'inflationicide », le pourfendeur de l'inflation, l'hyper qui protège les budgets, le sauveur des porte-monnaie. Tout s'achète en stock : la viande par barquettes de quinze pièces, les boîtes de petits pois par lots de vingt, les yaourts par paquets de trente, le papier hygiénique par petites palettes de cent rouleaux, et ainsi de suite...

\*

Au rez-de-chaussée, parmi la foule affairée et dans la musique assourdissante, Johnny Butel déambule nonchalamment.

Il est venu à Consuma 3000, en ce 24 décembre, pour passer le temps. Il doit avoir deux ou trois euros dans les poches de son vieux jean troué aux genoux, une « fortune » qu'il s'efforce de préserver depuis au moins un mois. Il a pris un bus de la ligne 55 vers les 9 heures du matin, histoire de

quitter sa cité, de changer d'air. Il n'a pas de but précis ; il marche tout simplement. Les mains enfouies dans les poches de son blouson en nylon décousu sous les bras, il avance dans l'allée bordant l'arrière des caisses de Fricoprix : cinq étant tenues par des employées, trente autres étant entièrement automatiques.

Johnny a déjà réalisé trois allers et retours, soit environ trois kilomètres. La fatigue commence à se faire sentir. Son visage creux se fend d'un bâillement, tandis qu'il passe une main dans ses cheveux châains mal taillés par sa mère, qui tient à lui faire économiser le coiffeur malgré ses piètres talents en matière capillaire. Il pense qu'il va devoir changer de cap, car les vigiles, qui patrouillent dans le même secteur ont tendance à lui jeter des regards suspicieux. Mais il se dit qu'un vigile est toujours par définition suspicieux dans son blazer bleu marine, le crâne rasé et l'oreillette collée à son pavillon, comme un véritable X-Man de série B.

Johnny atteint l'extrémité de l'allée et fait volte-face afin d'amorcer sa dernière longueur avant, sans doute, son départ du centre commercial où il commence à s'ennuyer faute de pouvoir consommer comme ses semblables. Il remonte la rangée de caisses automatiques ; passe tout près de deux vigiles, deux grands Blacks devant fréquenter assidûment les salles de musculation. Ils ne le regardent pas, l'un d'eux raconte une bonne

blague à son collègue, qui ne tarde pas à éclater de rire. Johnny est inexistant pour les vigiles, et le jeune homme de 25 ans s'en trouve satisfait.

Il a à peine abordé les quelques rares caisses dotées d'un personnel de chair et de sang, qu'il repère un couple d'octogénaires : lui, dans son pardessus épais, coiffé d'un chapeau qui lui donne une allure distinguée ; elle, dans son manteau de bonne coupe, avec un élégant petit bonnet qui lui évite de s'enrhumer. Ils sont absorbés par l'étude d'un serpentín de papier blanc. Les octogénaires sont occupés à scruter et à commenter le ticket de leurs achats qu'ils ont, méfiance oblige, pris soin de réclamer. Johnny en déduit qu'il s'agit de toute évidence de bons consommateurs. D'abord, à cause de la longueur du ticket, ensuite, compte tenu des quatre sacs ventrus déposés l'un à côté de l'autre dans le chariot auquel le couple ne prête pour l'instant aucune attention.

Ça se bouscule dans la tête de Johnny. Le réveillon va être maigre chez les Butel ; et demain, le repas de Noël le sera tout autant. Son père et sa mère n'ont pas encore touché leur pension d'invalidité, son compte à La Poste n'a pas été crédité du montant de son RSA récemment sollicité, et quant à la bourse de sa jeune sœur, elle est directement versée au collège pour couvrir les frais de cantine.

Johnny est subjugué par les quatre sacs ventrus, comme le sont les octogénaires par leur ticket. Il

fixe les huit anses qui, du fait que les sacs sont remplis au maximum, se dressent avec arrogance. Il passe tout près des petits vieux, les frôle presque et perçoit même leur souffle. Un coup d'œil pour s'assurer qu'ils ne pensent toujours qu'à leur note, un autre pour vérifier qu'alentour tout le monde a l'esprit accaparé par ses achats et ne voit pas ses doigts qui s'approchent des anses des sacs, et Johnny vide le chariot en moins de deux.

Ses longs doigts fins, de vrais doigts de pianiste comme on le lui a souvent dit, ont fait merveille. Il porte deux sacs dans chaque main et part d'un pas rapide. Il vaut mieux ne pas se retourner, mais au contraire regarder droit devant, et avancer l'air décontracté : avoir l'allure du bon petit gars pressé, mais qui n'a rien à se reprocher. C'est pour Johnny la meilleure attitude à adopter.

En approchant de la sortie, il doit jouer un peu des coudes, car le flux des consommateurs devient plus compact. Cela est dû en partie à la porte-tambour qu'il faut franchir pour retrouver l'air libre. Johnny s'agace, surtout qu'il a devant lui une mère de famille flanquée de quatre marmots turbulents qui ne cessent de brailler. Et comme s'ils n'étaient pas assez bruyants, la mère les enguirlande, faisant ainsi monter un peu plus haut le niveau des décibels, et le stress du voleur qui a hâte de sortir de la galerie marchande.

Johnny finit par s'extraire de la porte-tambour

et marche le long d'une allée bétonnée où résonne encore un chant de Noël diffusé par une sono poussée à son maximum. Il faut être vigilant, car quelques automobilistes quittent leur place en marche arrière et d'autres sont prêts à foncer pour se garer, au risque d'écraser un piéton.

Les sacs sont lourds. Johnny ressent des douleurs aux doigts au niveau des articulations, et aux poignets. Mais c'est le prix à payer pour un réveillon de premier choix. Le jeune homme en a bien conscience et cela le fait sourire.

Il arrive enfin à l'arrêt de l'autobus 55. Il y a du monde qui attend. Le bus va encore être bondé et Johnny aura du mal à se caser avec ses provisions. Mais ce n'est qu'un mauvais moment à subir. Le trajet jusqu'à sa cité ne dure que vingt minutes ; ce n'est pas comme s'il devait descendre au terminus à Pantin. Sous l'Abribus et tout autour, ce sont principalement des jeunes, pour la plupart des adolescents, qui poireautent. Comme Johnny, ils sont venus à Consuma 3000 pour s'évader un peu, pour passer le temps.

Johnny reconnaît très vite Ali, un gars d'origine malienne qui habite dans sa cité. Il a la particularité de ne jamais sortir de chez lui sans sa batte de base-ball. Il a pris cette habitude depuis que trois lascars lui sont tombés dessus dans une rue de Pantin pour lui voler son smartphone. Il s'en est tiré avec trois dents cassées, le nez fracturé et le téléphone envolé. Le lendemain, escorté par ses

deux frères, il s'est rendu dans une boutique de sport et a acheté sa batte. Certains prétendent que ce n'est qu'une solution provisoire, qu'il chercherait à se procurer un revolver, mais qu'il n'y est pas encore parvenu.

Ali regarde arriver Johnny avec un sourire qui lui permet de mettre en lumière ses dents en or ayant remplacé celles qui ont fini sur le trottoir d'une rue un peu trop déserte. Tout le monde affirme que ces prothèses ont dû lui coûter une fortune et personne ne sait comment il les a financées. Lorsque quelqu'un se risque à l'interroger à ce sujet, Ali répond simplement qu'il s'est débrouillé.

Johnny salue l'homme aux dents d'or qui se met à fixer ses sacs.

« Hé ! tu as fait de sacrées courses, on dirait ! »

Johnny se contente de hausser les épaules.

« C'est avec ton RSA que tu as pu acheter tout ça ? »

Nouveau haussement d'épaules.

« Ça m'étonnerait, ils ne l'ont pas encore versé ces chacals ! »

Johnny a la nette impression d'arborer un sourire niais. Il ne sait quoi dire et s'inquiète en voyant Ali serrer entre ses doigts sa batte de baseball.

« T'en as pas l'air comme ça, mais t'es un malin, toi. Hein, pas vrai, Johnny ?

– Bah... »

Une jeune fille, le visage couvert de taches de rousseur et les cheveux tressés à l'africaine, s'approche d'Ali et lui attrape sa casquette qu'il porte toujours avec la visière à l'envers.

« On touche pas ! » fait semblant de se fâcher l'homme aux dents d'or.

Ça y est, il ne s'intéresse plus à Johnny et à ses quatre sacs, et le voleur ne s'en porte que mieux.

Un bus 55 arrive enfin. Tandis qu'il monte à bord, Johnny pense aux deux petits vieux qui doivent chercher désespérément leurs achats. Il ressent un peu de scrupules, mais très vite l'esprit de famille l'emporte sur ses états d'âme. Ce soir ça va être la fête chez les Butel ; et c'est ce qui compte pour Johnny.

Il se retrouve coincé entre deux passagères obèses. Il a chaud, suffoque un peu et ne songe plus aux petits vieux délestés de leurs courses par ses soins.

La circulation est dense en ce 24 décembre, le bus 55 met dix minutes de plus que d'habitude pour arriver à la cité des Bois radieux.

\*

La cité des Bois radieux ! On ne sait pas trop où les promoteurs de ce grand ensemble de tours et d'immeubles sont allés chercher ce nom. D'autant que, de mémoire de riverains, à la place s'éten-  
daient il y a bien longtemps, non pas des bois,

mais des champs. Quant au terme « radieux », on suppose que ce qualificatif a été inspiré par « la Cité radieuse » de Marseille que l'on doit à l'architecte Le Corbusier. Mais cela reste une hypothèse. Envisagée dès la fin des années quarante, la construction de la cité a débuté au cours du premier trimestre de l'année 1950 pour se terminer à l'été 1952, coïncidant ainsi avec le démarrage d'une usine Peugeot forte de trois mille salariés, dont un nombre non négligeable de femmes. Ces ouvrières et ces ouvriers ont constitué en grande partie les premiers résidents des Bois radieux. Venus de Paris où les loyers devenaient de plus en plus inabordables, ou de province, en quête d'un travail et d'un bon salaire, ils ont côtoyé quelques familles nord-africaines. En 1962, une bonne partie des premiers résidents avaient déménagé et ont été remplacés par des familles de pieds-noirs tout juste débarquées en métropole. À leur tour, nombre d'entre elles sont parties au fil des années, et dans la première moitié des années soixante-dix, avec ce que l'on a appelé « le regroupement familial », les familles nord-africaines, qui étaient en minorité dans les premiers temps de la cité, sont devenues au contraire majoritaires. Durant la même période, elles ont été rejointes par des familles venues d'Afrique subsaharienne.

Si les débuts de la cité ont coïncidé avec la mise en fonction de l'usine Peugeot, l'arrivée de ces

familles a précédé l'ouverture du centre commercial Consuma 3000 et de son hypermarché Prisolux, l'ancêtre de Fricoprix. En 1980, Peugeot a délocalisé, remplacé aussitôt par Toyota qui, avec ses chaînes automatisées, n'a repris que la moitié des salariés dont l'effectif avait déjà pas mal fondu à la suite du premier choc pétrolier et de la fin des Trente Glorieuses. L'ambiance de la cité s'en est ressentie. On a vu se créer les premières bandes et s'installer les prémices d'une économie parallèle basée sur les trafics en tout genre.

Puis est venue la fermeture définitive de l'usine Toyota dès le premier trimestre de l'année 2005, achevant ainsi le déclin de la cité des Bois radieux. Le chômage de masse qui est apparu a entraîné assez rapidement l'explosion de la délinquance. L'insécurité est devenue de mise, et a eu pour conséquence, durant un temps, la fin de l'exploitation de la ligne 55. Cela a duré en tout six mois, six mois pendant lesquels une bonne partie de la population de la cité n'a plus mis un pied à Consuma 3000. Le directeur du centre commercial s'en est plaint auprès du conseil régional et a même écrit au président de la République. La ligne a fini par être remise en service à titre expérimental. À la surprise générale, les conducteurs n'ont plus été insultés, bousculés, voire braqués, du fait que de nombreux dealers de drogue avaient eu l'idée de faire des bus 55 leur lieu de transaction, beaucoup de leurs clients étant des

abonnés de la ligne. Ne souhaitant pas être dérangés dans leur commerce, ils assuraient le maintien de l'ordre en même temps que leur trafic. Si l'insécurité a cessé dans les bus, elle a continué de se propager dans toute la cité, et l'on a vu petit à petit disparaître les commerces et les services en tout genre. Tout d'abord ç'a été la supérette et la pharmacie braquées plusieurs fois ; puis est venu le tour de l'épicier ouvert sept jours sur sept qui a fini par s'enfuir à force d'être racketté ; ensuite on a assisté à l'incendie du commissariat, de l'annexe de la mairie, du bureau de poste et de la caisse d'épargne, et tout s'est terminé par le plastiquage du Pôle emploi<sup>1</sup>. À noter toutefois que les écoles maternelles et primaires n'ont pas été touchées au cours de ces turbulences. La vie a continué envers et contre tout aux Bois radieux, chacun se débrouillant en se rendant par exemple à Consuma 3000 pour les courses, ou si besoin à Pantin.

\*

Johnny descend à l'arrêt Montesquieu, le plus proche de son immeuble. Il transpire en portant ses quatre sacs, mais pense au plaisir qu'il va faire à ses parents. Sa mère devait se casser la tête pour trouver ce qu'elle allait bien préparer pour

---

1. Devenu depuis France Travail.

ce soir, le frigo étant probablement aux trois quarts vide.

La cité est un vaste espace de tours et d'immeubles alignés, pas mal d'éléments donnant l'impression de se jouer des lois de la pesanteur. Chaque immeuble porte un nom et celui où habite Johnny a été baptisé Le Gai soleil. C'est ce qui était peint en lettres stylisées sur la façade à l'origine. Avec le temps, la peinture noire s'est délavée pour finir par s'estomper et disparaître.

Johnny remarque trois jeunes filles qui discutent devant l'immeuble. Elles arborent toutes les trois un tee-shirt découvrant leur nombril, paraissant ainsi insensibles au froid qui sévit, un jean troué de partout tombant sur leurs baskets dernier cri, et sont coiffées de la même façon : des cheveux teints en noir corbeau leur arrivant au milieu du dos avec les tempes méticuleusement rasées. Parmi les trois, Johnny reconnaît Priscilla, sa jeune sœur âgée de 15 ans. Elle pose ses yeux surchargés de khôl sur les sacs que porte son frère, puis tord sa bouche barbouillée de rouge à lèvres pour demander :

« Où t'as trouvé tout ça ?

– T'inquiète, réplique Johnny.

– Tu l'as volé ?

– Ça va pas, je ne suis pas un voleur, moi. »

Les deux copines de Priscilla éclatent de rire.

« Je ne suis pas un voleur, moi », répète Johnny.

Sa sœur affiche une moue ironique qui l'agace.

Il est sorti de prison il y a à peine un mois. Un an d'incarcération qu'il s'est payé ; pas pour vol, mais pour trafic de drogue alors qu'il était totalement innocent. Il s'est fait piéger par Le Baron, alias Ryan Benloufi, un grand gaillard coiffé à l'afro, né d'un père tunisien et d'une mère issue d'une famille turque arrivée aux Bois radieux il y a une trentaine d'années après moult tribulations administratives. Johnny est tombé dans un véritable traquenard, se trouvant au mauvais endroit au mauvais moment, selon l'expression consacrée. La police n'a pas cherché plus loin après lui avoir passé les menottes, et lors du procès il a pris le maximum, payant pour Le Baron et sa bande.

Mais Johnny préfère oublier tout cela ; c'est Noël et il ramène chez lui de quoi le fêter dignement.

Il peut entrer directement dans l'immeuble en continuant de porter ses sacs : comme pour la plupart des bâtiments de la cité, la porte a volé en éclats il y a longtemps. Le sol est jonché de prospectus et de vieux journaux malgré le passage du service de nettoyage tôt le matin, et la moitié des boîtes aux lettres a été incendiée. Elles demeurent envers et contre tout accrochées au mur couvert de tags, témoignant pour quelques-uns d'un certain sens artistique.

L'immeuble compte quinze étages et deux ascenseurs, en panne en moyenne six jours sur sept. Les dysfonctionnements n'observent pas la

trêve de Noël et, en ce 24 décembre, Johnny doit monter à pied jusqu'au huitième étage où se trouve l'appartement de la famille. Les murs de la cage d'escalier sont également tagués, mais ces dessins sont beaucoup moins inspirés que ceux de l'entrée, et se partagent la peinture écaillée avec des croquis à tendance pornographique et des slogans hostiles à la police et même aux pompiers.

Johnny arrive essoufflé au huitième et doit poser ses sacs pour ouvrir la porte. Il est aussitôt accueilli par une chanson de Johnny Hallyday dont son père Marcel est un incondicional. C'est cette admiration qu'il a éprouvée de tout temps pour celui qui est en train d'encourager à « allumer le feu », que son fils doit son prénom. En toute logique, sa sœur aînée se prénomme Sylvie. Quant à la benjamine, elle aurait dû s'appeler Laura ou Lætitia, mais Marcel avait vu son épouse, inscrite à l'état civil en tant que Janique, en référence à un feuilleton télévisé des années soixante<sup>1</sup>, mettre le holà. Étant pour sa part une admiratrice d'Elvis Presley, elle avait insisté pour qu'elle devienne Priscilla, le prénom de la femme du rocker de Memphis.

Johnny arrive dans le séjour aux meubles massifs achetés chez Emmaüs et à la décoration assurée par différents posters de Johnny Hallyday. Sur

---

1. *Janique Aimée*, feuilleton diffusé par la RTF (Radio Télévision Française) en 1963.

ce point, Janique n'a même pas tenté de s'imposer, ça lui est égal.

Marcel est calé sur le canapé en gros cuir râpé. Il attrape sa béquille et, selon son habitude, l'utilise pour se mettre debout en fermant l'œil gauche et en tordant la bouche, marquant ainsi tout l'effort qu'il doit déployer.

Il regarde alors les quatre sacs que son fils a posés sur la carquette élimée et prend un air interrogateur.

« Il y a de quoi faire un bon réveillon ! » s'enthousiasme Johnny.

Marcel hoche la tête.

« Je vois ça. Mais dis, comment tu as pu acheter toute cette marchandise ?

– Bah, je me suis débrouillé », assure Johnny.

L'homme, très maigre, flottant dans sa chemise à carreaux et son jean délavé, passe sa main non occupée par la béquille dans ses cheveux grisonnants et clairsemés qu'il tente encore de peigner dans le style rock, et allonge la lèvre inférieure pour marquer son scepticisme.

« Je veux bien te croire, mon garçon, mais... »

Il ne va pas plus loin, son épouse Janique vient d'arriver dans la pièce et pousse un cri en découvrant les quatre sacs.

« Qu'est-ce que c'est que ce bazar !

– C'est pour le réveillon », explique Johnny, habitué aux réactions vives de sa mère.

La quadragénaire en surpoids affirmé, drapée

dans sa robe violette, secoue la tête, ce qui fait virevolter sa queue de cheval. Elle écarquille ses yeux cernés de khôl à la manière de sa fille, et désigne son fils du doigt.

« Tu l'as volé tout ça ! C'est bien ça, hein ?

– Mais non, assure Johnny.

– Si, tu l'as volé ! Tu veux donc retourner en taule ?

– Mais je n'ai rien volé, tente de convaincre Johnny.

– Si, tu l'as volé ! » insiste Janique.

Selon son habitude, Marcel s'efforce de prendre la défense de son fils.

« Puisqu'il te dit qu'il n'a rien volé !

– Et tu le crois ?

– Bien sûr. Mais plutôt que de lui crier dessus, regarde un peu ce qu'il y a dans ces sacs. »

Janique rengaine sa mauvaise humeur et attrape un à un les sacs pour les poser sur la table recouverte d'une toile cirée beige.

Elle commence à vider le premier sac en faux cuir marron.

« Bon sang ! s'exclame-t-elle. Mais c'est que c'est du foie gras, et du boudin blanc... »

Tranquillement, Janique vide les quatre sacs et le butin s'avère abondant. En plus du foie gras et du boudin, on compte du caviar, une dinde pour au moins six personnes, des marrons, de la farce, une énorme bûche, du champagne, du vin blanc, du vin rouge, de l'armagnac...

Janique en reste pantoise, et Johnny arbore un petit sourire au coin des lèvres. Ce n'est pas toujours la fête à la maison depuis vingt ans. Peu avant la fermeture de l'usine Toyota, son père, qui était employé comme ouvrier spécialisé, a été victime d'un accident du travail et ne touche que sa pension d'invalidité depuis tout ce temps. Sa mère, qui travaillait comme femme d'entretien à l'usine automobile, a été mise aussi en invalidité à la même époque à la suite d'ennuis de santé dus à son diabète. Quant à Johnny, il n'a jamais vraiment réussi à trouver un emploi durable. Il y a bien l'aînée, Sylvie, qui bosse à Paris, et vient de temps en temps au secours de sa famille, en débarquant l'hiver vêtue d'un manteau de fourrure et escortée par un type pilotant une grosse cylindrée. Elle apporte à chaque fois de quoi améliorer l'ordinaire des Butel. Sa mère prétend qu'elle travaille dans une importante société internationale, du fait qu'elle se rend très souvent à l'étranger. Dans la cité, beaucoup assurent qu'en réalité elle se prostitue. Cela a pour effet de mettre en pétard Janique, qui rétorque alors que toutes ces mauvaises langues jalourent la bonne situation de sa fille. La famille a connu des fêtes de fin d'année où Sylvie prenait le temps, entre deux avions, de faire un saut aux Bois radieux. La famille pouvait marquer le coup à Noël et même encore au Nouvel An. Mais cette année elle a dû partir à la mi-décembre et les fêtes auraient été

moroses si...

Janique ne pense plus à adresser des reproches à son fils. Elle annonce ce qu'elle va préparer pour le réveillon, mais elle prévient :

« Pour ce midi, on ne touche à rien de ce que Johnny a... rapporté. Tout ça, c'est pour ce soir et demain. Pour ce midi, il y a le reste des pâtes d'hier soir à finir. »

Tout le monde est bien d'accord, et Marcel se dirige avec sa béquille jusqu'au vieux Teppaz qu'il a acheté aux puces de Clignancourt, pour y poser un disque vinyle de Johnny Hallyday.

Priscilla arrive au moment de se mettre à table et, après avoir pris connaissance de ce que contenaient les sacs apportés par son frère, elle ne pense plus à le chambrer. C'est qu'on ne chambre pas celui qui fait office de père Noël !

*21 heures*

Violette Grignon est attablée avec, devant elle, une assiette où se perdent trois pommes de terre cuites à l'eau et une petite tranche de jambon. Un pli d'amertume marque le visage empâté de cette femme de 67 ans.

« Joyeux Noël, joyeux Noël ! » qu'ils s'esclafaient tous tout à l'heure dans les rues de Pantin. Pour Violette, depuis cinq ans qu'elle a emménagé aux Bois radieux, ce Noël sera sans doute le plus triste. Et le jour de l'An ne sera pas mieux. Les autres années, elle allait prendre l'apéritif chez son voisin Fernand Ducrotoy, un retraité comme elle, de 73 ans ; la seule personne de toute la cité et aussi de l'immeuble avec qui elle a réussi à sympathiser. Elle pourrait à la rigueur tenir compte d'Amita, qui habite également sur le même palier, mais avec elle la relation se limite à « bonjour / au revoir ». Alors il n'y a vraiment que Fernand pour lui fournir un peu de chaleur humaine. Seulement, cette année, sa fille et son gendre, qui ne s'occupaient plus guère de lui depuis des lustres, ont décidé de venir le chercher pour les fêtes. Fernand a tenté toutes les excuses

du monde pour leur échapper, mais il n'y a rien eu à faire, ils ont insisté et le septuagénaire a dû se plier à leur caprice. Violette a hâte qu'il rentre ; ce devrait être pour le 3 janvier au plus tard.

Elle est arrivée aux Bois radieux à la suite du départ soudain de son mari un soir d'hiver. Pour qualifier ce qui s'est alors passé, le terme « fuite » serait le plus approprié. Car il s'est bel et bien enfui en prétextant qu'il allait faire une course. Violette l'a attendu toute la nuit et au petit matin, elle n'est pas allée au travail. Elle s'est rendue au commissariat de Pantin, où elle habitait à l'époque, pour signaler sa disparition. On l'a regardée avec un sourire qui lui a paru ironique et on a fini par prendre sa déposition. Est-ce qu'on a vraiment recherché le fuyard ? Violette n'en est pas trop sûre. Peu de temps après la disparition du mari, son entreprise a été délocalisée en Roumanie et Violette n'a pas eu d'autre choix que de faire valoir ses droits à la retraite. Avec l'aide d'une assistante sociale, elle a cherché un logement pour une seule personne, celui qu'elle occupait étant devenu trop grand pour elle. Le jour où on lui a appris qu'on avait trouvé ce qui lui convenait, Violette y a cru, d'autant que le loyer était plus que raisonnable. Mais après seulement deux jours passés aux Bois radieux, elle a eu envie de s'enfuir. Elle est retournée voir l'assistante sociale qui l'a envoyée promener en argumentant qu'avec le montant de sa retraite elle ne

trouverait pas mieux. Violette a dû reconnaître qu'elle n'avait pas tort. Toutes ses années à travailler dans une usine de confection ne lui avaient pas octroyé de quoi connaître une retraite paisible, loin de là. En se renseignant à gauche à droite, elle a appris qu'il faudrait vingt ans, à la rigueur dix pour que son mari soit considéré comme décédé. Elle pourrait alors toucher au moins sa demi-pension de retraite, ce qui améliorerait sensiblement son ordinaire.

Mais pour l'heure, elle doit sans cesse compter, ne jamais commettre d'excès.

En tout cas, ce soir, Violette a l'impression que certains en commettent, des excès : il s'agit de ses voisins du dessus. La famille Butel, qui n'aime guère la retraitée. Mais c'est réciproque ; Violette ne les aime pas non plus. C'est du donnant donnant, après tout.

Ils ont l'air de réveillonner si l'on se fie aux cris et aux grands éclats de rires qu'ils poussent sans cesse, parvenant même parfois à couvrir la voix de Johnny Hallyday, qui s'époumone dans des « que je t'aime, que je t'aime... ».

Violette n'a pas aperçu l'aînée de la famille, aujourd'hui. Celle qui, d'après ce qu'on raconte dans la cité, fait le trottoir à Paris et dans d'autres capitales... C'est elle qui d'habitude améliore l'ordinaire des Butel. Elle doit avoir du travail en cette période de fêtes... Alors, si elle n'est pas venue aider financièrement sa famille, comment

les Butel peuvent-ils faire bombance ? Violette est persuadée qu'ils ont des combines, voilà toute l'explication.

Elle pique sa fourchette dans une pomme de terre. Elle se sent triste. Et la semaine prochaine elle sera encore seule. D'y penser lui coupe l'appétit.

Elle se lève et, dans sa vieille robe de chambre grenat, en traînant ses mules, elle va s'asseoir dans son fauteuil, dans le séjour meublé avec une partie de ce qui garnissait son appartement de Pantin. Elle a dû se débarrasser de plusieurs éléments de son mobilier d'alors, afin de tout faire entrer dans son nouveau logement.

Elle actionne la télécommande du téléviseur. Violette a connu un temps où les soirs de 24 décembre, les programmes étaient recherchés, ce qui n'est plus guère le cas maintenant. Terminé les beaux films et les émissions de divertissement. À la place il n'y a que des jeux crétins et l'éternel bêtisier qui ne la fait pas rire ne serait-ce qu'une fraction de seconde.

Elle s'arrête sur le début d'un film qui ne l'emballa pas vraiment, mais, aussitôt, à travers le plafond aussi peu épais que les murs, fuse : « ... *toute la musique que j'aime... elle vient de là, elle vient du blues...* »

Le père Butel a encore monté un peu plus le volume de son tourne-disque. Violette sait bien que c'est lui, elle l'a vu plusieurs fois avec un tee-

shirt à l'effigie de Johnny Hallyday. Johnny, le prénom du fils Butel qui est sorti de prison il y a peu... Il a crié partout son innocence, mais Violette est persuadée qu'il était coupable. Il était au moins complice avec celui que l'on appelle Le Baron. Violette l'a croisé deux ou trois fois dans la cité, ce Baron. Vu le regard qu'il lui a jeté, elle a filé tout droit.

Au-dessus de la tête de la retraitée, les Butel sont de plus en plus bruyants. Violette s'agace ; mais elle ne va pas se manifester. Pas question d'aller sonner à leur porte. Elle se méfie trop d'eux. Ils doivent être tous complètement soûls, selon elle. Ils seraient capables de la pousser dans l'escalier.

Violette se sent on ne peut plus morose. Elle cherche désespérément ce qui pourrait lui remonter le moral. Et elle finit par trouver. La semaine prochaine, pour le Nouvel An, elle va s'offrir un réveillon. Oh, juste un petit, il sera modeste... mais ce sera la fête, même si elle sera encore seule et qu'il n'y aura personne à qui souhaiter la bonne année. Peu importe, elle se préparera au moins autre chose que des patates à l'eau. Dans la semaine, elle va se rendre à Pantin, à la caisse d'épargne, et retirera un peu d'argent. Oh, pas beaucoup ; de toute façon, il ne lui reste pas grand-chose sur son compte. Ensuite, elle fera des courses. Elle ira à Consuma 3000. Ce n'est pas qu'elle aime beaucoup cet endroit, elle le trouve

même pénible, mais à Fricoprix on n'y laisse pas complètement sa chemise comme dans beaucoup d'autres boutiques.

Violette se sent soudain toute ragaillardie. Elle en arriverait presque à supporter le boucan des Butel.

*31 décembre*

Violette est allée à la caisse d'épargne comme prévu. Elle a été déçue. Elle pensait qu'il lui restait à peu près 300 euros sur son compte et elle a découvert qu'il n'y en avait que la moitié. Elle a hésité sur la somme à retirer : 20 euros, c'était peu, 50, c'était trop. Elle a failli opter pour 35 et s'est décidée au dernier moment pour 40.

Avec cette somme, elle pourra s'acheter de quoi se faire un peu plaisir.

Il est près de 9 heures, il ne faut pas qu'elle traîne. Elle a enfilé son manteau d'hiver de couleur grise. Elle passe la main dans ses cheveux blancs coupés court, et réfléchit : ne risque-t-elle rien en se rendant à Consuma 3000 en ce jour de préparatifs de réveillon ?

Elle pense que oui. Déjà, de devoir emprunter le bus 55 en direction du centre commercial n'est pas sans risque. Elle va devoir affronter toute une faune de jeunes énervés qui ne cesseront pas de chahuter et peut-être de la bousculer. Mais surtout, dans le bus, il y aura des drogués et leurs fournisseurs : des gens dangereux. Violette connaît parfaitement la ligne 55 ; elle ne l'utilise

que par nécessité et de préférence dans le sens « Les Bois radieux – Pantin » où c'est un peu plus calme et surtout moins risqué. Puis, à Consuma 3000, on trouve un tas de gens louches. Il paraît que ça regorge de pickpockets, comme d'ailleurs entre les rayons de Fricoprix.

Violette est soudain prise d'angoisse. Va-t-elle renoncer ? Non, impossible, elle ne va quand même pas se résigner à passer un réveillon aussi triste que celui de la semaine dernière.

La retraitée hésite et finalement se rend dans sa chambre. Elle ouvre le tiroir de sa table de nuit, approche une main tremblante et en sort un revolver. Un vrai, comme dans les westerns. C'est ce que lui a dit Fernand quand il le lui a montré pour la première fois. Violette l'a approuvé. C'est que l'arme est impressionnante. Sur le coup, Violette a cru que c'était le revolver dont se servait Fernand dans l'emploi de vigile qu'il a occupé avant la retraite. Mais il lui a dit qu'il n'était pas armé quand il était encore en activité ; il avait acquis le colt à l'époque où il avait adhéré à un club de tir dont il ne faisait plus partie depuis pas mal de temps. Puis, un jour, le retraité a dit à Violette qu'il allait lui montrer comment fonctionnait l'arme. Il a appelé un taxi qui les a emmenés à Paris, puis de là ils ont pris un train de banlieue à la gare Saint-Lazare jusqu'à Sartrouville dans les Yvelines. Ils sont ensuite montés dans un autobus jusqu'à Montesson. Ils ont marché un peu jusqu'à

un coin retiré de campagne, un petit bosquet, et Fernand a indiqué à Violette comment on se servait du revolver. Tout d'abord, il lui a appris que, selon les directives du club de tir qu'il avait toujours suivies scrupuleusement, on ne place que cinq cartouches dans le barillet qui peut en contenir six, laissant une chambre vide par mesure de sécurité. Ensuite il lui a montré comment le tenir, bien en main, puis comment on l'arme en abaissant le chien avec le pouce et enfin, comment appuyer sur la détente pour tirer. Violette a été très attentive et a vite demandé à essayer. Fernand a trouvé un vieux bidon au milieu de fougères. Il l'a positionné sur une souche d'arbre, et a laissé Violette utiliser l'arme. Après avoir bien visé, elle a tiré, envoyant valdinguer sa cible. Elle a recommencé une fois, puis deux, puis trois. Dès le premier tir, Violette a ressenti du plaisir, ce qui l'a incitée à continuer. Fernand lui a dit qu'elle était une sacrée tireuse, et elle s'est sentie flattée. Jusque-là, elle n'avait jamais été attirée par les armes, ne pensant même pas qu'elle en aurait une dans les mains un jour. C'a été une véritable découverte pour elle lors de sa sortie avec Fernand, sortie qu'ils ont renouvelée par la suite.

Violette tient l'arme d'une main. Avant de partir, son voisin la lui a laissée en lui déclarant qu'il n'en aurait pas besoin là où il allait pour les fêtes, mais que n'étant pas présent, il serait plus rassuré en sachant Violette armée. Bien sûr, il faudrait

qu'elle utilise le revolver en dernier recours, mais compte tenu de l'insécurité qui règne chaque jour un peu plus aux Bois radieux, on n'est jamais assez prudent. Violette a pensé qu'il exagèrait, mais maintenant qu'il lui faut affronter le bus 55 puis la foule de Consuma 3000... elle voit les choses autrement.

Elle a quand même du mal à sauter le pas. On ne sait jamais. Entre s'exercer au tir dans le bosquet de Montesson et partir dans un centre commercial avec le revolver dans sa poche, il y a une marge, et même une limite... à ne pas franchir. Elle pense remettre l'arme dans le tiroir de la table de nuit ; mais n'y parvient pas. Quelque chose la retient : un sentiment, une impression, elle ne sait trop.

Finalement, elle passe outre : Fernand a sûrement raison, on n'est jamais assez prudent. À l'intérieur de son manteau, elle possède une poche assez profonde. Elle prend une grande inspiration, puis enfouit le colt dedans. Elle réalise aussitôt qu'elle se sent apaisée. C'était la meilleure décision ; c'est celle qu'il fallait oser prendre.

Dans l'entrée, Violette se saisit de son caddie à la housse écossaise. Son cabas est peut-être un peu trop petit pour contenir ses courses. Ce caddie est la bonne solution.

Elle peste d'avance contre l'ascenseur qui risque d'être en panne comme d'habitude.

À sa grande surprise, quand elle appuie sur le bouton d'appel, le voyant s'allume et le bruit caractéristique annonçant l'arrivée de la cabine se fait entendre. Violette ressent quand même des craintes. Cet ascenseur est si souvent en panne ! Et si elle restait coincée entre deux étages et devait passer le Nouvel An prisonnière dans la cabine, en attendant au mieux le 2 janvier qu'un éventuel dépanneur daigne venir jusqu'aux Bois radieux ? Car, bien sûr, pas la peine de compter sur un quelconque service d'urgence, ça n'existe pas pour les habitants de la cité. Ils peuvent attendre, ils ne constituent nullement une priorité.

Violette se décide malgré tout à entrer dans la cabine ; elle se sent un peu fatiguée et n'a pas envie de descendre par les escaliers.

Elle approche un index tremblant du bouton du rez-de-chaussée et appuie dessus. Une secousse fait tressauter la retraitée, et elle ressent aussitôt une nausée. Elle utilise de moins en moins souvent cet ascenseur tant il est en panne de façon récurrente, et trouve qu'il descend bien vite les étages.

Quand elle parvient au rez-de-chaussée, elle se sent tout de suite mieux. Elle pousse la porte sur laquelle sont dessinés au gros feutre noir des attributs masculins avec, écrit en dessous « Fuck la police ! ».

Violette hausse les épaules et sort de la cabine en traînant son caddie.

Devant l'immeuble elle reconnaît la dernière des enfants Butel avec ses inséparables copines. Sur le passage de la retraitée, elles se mettent à pouffer. Violette ne leur prête aucune attention. À quoi bon ? Elle continue son chemin.

\*

Johnny sort à son tour de l'immeuble. Il est descendu par les escaliers.

« Tu retournes faire les courses ? » lui demande sa sœur.

Johnny ne lui répond pas. Il regarde Violette s'éloigner avec son caddie. Il lui est venu une idée. Elle doit sûrement se rendre à Consuma 3000. Eh bien, il va faire pareil.

« Bonnes courses, alors », lance Priscilla avant d'éclater de rire avec ses copines.

Johnny ne perd pas Violette de vue. Un bus 55 attend à l'arrêt. Johnny se rend compte que la retraitée monte dedans. Et bientôt c'est à son tour de se faufiler parmi les voyageurs déjà pressés les uns contre les autres.

\*

Violette se sent de nouveau mal ; elle étouffe dans ce maudit bus. Comme elle le craignait, il y a plein de jeunes qui se bousculent. Elle se demande bien quel plaisir ils peuvent avoir à

gigoter de cette façon. Mais bientôt, ils se calment et s'écartent même pour laisser passer un grand échalas, avec un jean qui tire-bouchonne sur ses chaussures, et une chaîne en or autour du cou. Il s'approche d'un petit râblé mal rasé qui le regarde venir vers lui avec l'œil pétillant.

Violette comprend qu'il s'agit d'un dealer et de son client. Bien qu'elle sache que dans ces cas-là il vaut mieux regarder ailleurs, c'est plus fort qu'elle, elle ne parvient pas à détacher son regard des deux individus. Mais l'œil noir que lui jette le trafiquant la ramène tout de suite à la réalité et elle tourne promptement la tête. Pas la peine de s'attirer des ennuis, surtout quand on s'apprête à acheter de quoi passer un bon petit réveillon.

Le bus arrive à Consuma 3000. Il n'est que 9 h 30, mais l'immense parking est archiplein. Plus une place pour une seule voiture. Violette en frissonne ; ce doit être la cohue dans le centre commercial et il doit y faire une chaleur à en mourir. Pire que dans le bus duquel la retraitée sort en moins de deux, propulsée par le mouvement des voyageurs pressés de se ruer dans le temple de la consommation de masse.

Elle chemine le long d'une allée conduisant à l'entrée B. Comme elle le craignait, le centre commercial est bondé. Violette va tenter de faire au plus vite ses courses et reprendre sans tarder la ligne 55. Pas question de traîner dans toute cette cohue.

Elle pénètre dans Fricoprix, et aussitôt un vigile lui intime l'ordre de laisser son caddie sur le côté, à un emplacement prévu à cet effet. D'autres attendent déjà leurs propriétaires pendant qu'ils font leurs courses. Violette n'aime pas ça, mais elle n'a pas vraiment le choix. Cette mesure tend à éviter les vols, lui a-t-on dit un jour ; certainement pas celui de son caddie en tout cas. Mais allez donc faire comprendre cela à des gens butés ! Violette enrage, mais se plie au diktat. Se voulant serviable, le vigile lui indique un alignement de paniers à roulettes que l'on peut tirer grâce à un long manche en plastique.

Violette se saisit d'un de ces paniers après avoir jeté un dernier regard inquiet à son caddie, puis part dans les rayons encombrés d'un tas de consommateurs. Elle voit très vite des pintades en promotion. Elle estime que ce serait plus raisonnable qu'une dinde comme achat. Puis, les pintades ont belle allure ; en choisir une lui permettra de faire au moins trois repas.

Elle a pris soin, comme à chaque fois qu'elle se rend aux courses, d'emporter sa calculatrice afin de gérer au mieux son maigre budget. Aujourd'hui c'est un peu différent puisqu'elle a puisé dans ses économies, mais ce n'est pas un motif suffisant pour ne pas rester prudente sur les dépenses. C'est ainsi qu'elle choisit une boîte de marrons, de haricots verts extrafins, de même qu'une bûche à petit prix. Elle trouve du boudin blanc en

promotion, et se saisit d'une demi-bouteille de champagne. Mais elle la repose très vite. La somme qui s'affiche sur le cadran de sa calculette oblige ce sacrifice. Sinon, la retraitée dépasserait les 40 euros qu'elle a emportés.

Elle regrette de ne pas avoir retiré un peu plus d'argent à la caisse d'épargne. Mais elle se raisonne. Ce n'était pas possible, il lui reste si peu sur son livret ! Elle se rabat sur une bouteille de mousseux. Ce sera moins bon que le champagne, mais elle en aura davantage à boire et se maintiendra dans la limite de ses 40 euros.

Violette peut prendre enfin le chemin des caisses en faisant attention de ne pas se laisser bousculer par la foule en transe. Elle porte instinctivement la main à la poche droite de son jean : là où elle a rangé son porte-monnaie avec plusieurs mouchoirs en papier dessus. Une manière comme une autre de se protéger des pickpockets. C'est en tout cas ce qu'elle a trouvé de mieux comme parade.

En traînant son panier à roulettes, elle s'avance vers les quelques caisses où l'on trouve encore du personnel. Violette ne se résoudra jamais à expérimenter les caisses automatiques. Elle est certaine qu'elle ne s'en sortirait pas. Seulement, les caisses non automatiques sont prises d'assaut par une véritable armée de têtes blanches, des septuagénaires ou des personnes plus âgées encore qui, comme elle, restent attachées aux pratiques

qu'elles n'auraient jamais cru voir disparaître petit à petit.

Les files d'attente sont longues et Violette va devoir s'armer de patience : une terrible épreuve pour elle. Elle s'énerve vite, frappe le sol carrelé de la semelle de ses vieilles bottines, marquant ainsi son impatience. Mais elle réalise que cela ne sert à rien. Alors, elle s'efforce de se calmer.

Au bout de vingt bonnes minutes, elle peut enfin placer ses achats sur le tapis. Sa calculette n'a pas failli une fois encore. Elle en a pour 39,45 euros. Elle tend ses quatre billets de dix à la caissière et récupère la petite monnaie. Elle s'empresse de demander le ticket de caisse. La caissière fait la grimace, mais Violette s'en moque. Elle sait qu'elle a parfaitement le droit de le réclamer. C'est la loi. Elle ne comprendra jamais pourquoi cela n'est pas resté systématique. Fernand lui a expliqué un jour le pourquoi du comment, mais elle n'a pas été convaincue par ce qu'il a dit. Pour la retraitée, c'est très simple. Ne plus donner d'office le ticket n'a qu'un but : rouler les gens et particulièrement ceux dont le budget est serré comme le sien. On ne lui enlèvera jamais cela de la tête, ce n'est même pas la peine d'essayer.

Il y a du monde à l'emplacement des caddies, chacun venant récupérer le sien. À proximité, un vigile se tient de faction, mais Violette le trouve bien distrait. Il ne semble pas vraiment concerné pas le bien d'autrui.

Violette transfère ses courses du panier à roulettes à son caddie, puis part en le tirant. Bien qu'elle ait calculé tout ce qu'elle dépensait au fur et à mesure qu'elle choisissait les produits à acheter, Violette décide de contrôler malgré tout son ticket. On ne sait jamais. D'autant qu'elle trouve que pour la somme dépensée, elle ne ramène pas de quoi faire une grosse fête. Et puis, elle l'a réclamé, ce ticket, autant que cela serve à quelque chose.

Elle s'arrête dans l'allée principale, sort le ticket de la poche de son manteau et commence à le consulter tout en gardant une main sur son caddie. Mais très vite, accaparée par sa lecture, elle finit par lâcher la poignée.

**Fin de l'extrait**



**ROMAN  
EN VENTE ICI**

